

sourire sur les lèvres et une couronne de roses sur le front. Que vous dirai-je encore? Il ne revint pas, le lâche! Il a peur, il a peur de moi. On l'a accusé d'avoir assassiné sa femme; il ne l'a pas assassinée, mais il l'a tuée lentement. On a dit qu'elle s'était empoisonnée: non, je réponds d'elle; la jalousie seule l'avait empoisonnée. On a aussi accusé cette misérable fille, on a fait une enquête, mais on a tout abandonné. Est-ce qu'on punit ces crimes-là? On punit le pauvre diable qui a détroussé un passant pour souper, c'est la justice des hommes; mais Dieu seul juge les crimes du cœur. Maintenant vous comprenez pourquoi j'abats cette maison. Pas une pierre ne restera debout, pas une plante ne fleurira dans le jardin.»

Disant ces mots, le colonel Bory détourna quelques pierres pour prendre au foyer maudit une poignée de cendres. Il la jeta autour de nous avec une sainte et funèbre colère. A cet instant, un de mes chiens se mit à hurler, soit qu'il fût attristé par le son des cloches ou le bruit du vent, soit qu'il eût compris quelque chose à cette histoire.

Comme je saluais tristement et silencieusement le colonel, je vis passer sur nous une nuée de corbeaux.

NINON ET MAINTENON

I

N'est-il pas bon pour l'esprit de rouvrir les portes des siècles et d'évoquer les figures aimées de l'histoire littéraire? On vient de publier un livre sur Ninon et sa cour. Je franchis le seuil de la belle pécheresse et je m'assieds au coin de son feu. Louis XIV disait à son couchant: « Du temps que j'étais roi. » Il disait bien, car il y avait longtemps qu'il n'était plus que l'ombre du roi. Frédéric à qui on demandait quel roi il craignait le plus. « Le roi Voltaire, » répondit-il. Et il disait bien, car l'esprit humain avait en ce temps-là couronné Voltaire. Ninon de Lenclos, quand madame de Maintenon fut madame de maintenant, s'écria: « Il y a une reine, mais où est la cour? » Et elle disait bien, car la cour était toujours chez Ninon.

Madame de Maintenon avait plutôt le caractère d'un roi que celui d'une reine. Elle disait à Ninon que l'amour n'était pas son roman, parce que la femme dans l'amour ne triomphait que par sa défaite. Il lui déplaisait de voir un conquérant dans son amant. Selon elle le plus amoureux cherchait le triomphe avant l'amour. « Mais tu ne comprends donc pas, lui disait Ninon — quand elle couchait avec elle, selon la mode du temps, — tu ne comprends donc pas que, s'il y a un triomphe et une défaite, c'est qu'il y a une bataille et que l'amour est une bataille. — Oui, mais j'aimerais mieux que l'attaque vint de la femme et que la victoire fût pour elle. — Tu ne sais donc pas que l'homme a ses heures de lâcheté et de défaillance. Tu serais bien avancée de faire le siège, de prendre la place d'assaut et de n'y trouver personne. »

Quel livre à faire avec la conversation de ces deux femmes ! Elles ont tout dit sur la science du cœur. Mais c'est Ninon qui avait toujours le premier et le dernier mot. « Je sais bien ce qui me manque, disait madame Scarron, c'est un grain de folie. — Vous appelez cela de la folie, c'est de la sagesse. Sans cette folie, Phryné n'eût pas rebâti les murs de Thèbes et Agnès Sorel n'eût pas sauvé la France. » Ninon se connaissait bien, à peu près comme l'abbé de Voisenon qui disait : « Si j'avais un peu de la bêtise de Jean-Jacques Rousseau, je serais un grand

homme. » En effet, il avait l'esprit trop subtil et ne pouvait rien bâtir de solide. L'architecte a besoin du maçon. Madame de Maintenon manquait de folie comme Voisenon manquait de bêtise. Elle était trop embéguinée dans sa raison : elle abdiqua le charme, la grâce, l'esprit, elle fut la femme de Louis XIV et ne fut pas reine de France, tandis que Ninon, qui fut la femme de tout le monde, eut sa cour jusqu'à sa dernière heure. A sa dernière heure, Voltaire vint saluer Ninon comme l'image spirituelle du grand siècle. Il la trouva avec son confesseur : un volume de Montaigne. Elle avait deviné en ce petit Arouet le roi du siècle nouveau. Elle lui légua de quoi acheter des soldats et des armes : — des livres. — Plus j'étudie Voltaire et plus j'y retrouve l'esprit de Ninon : une âme formée de la volupté d'Épicure et de la vertu de Caton. — Le même Dieu les conduit. — Comme Ninon, Voltaire ne voulait pas d'une politique et d'une religion à l'usage de tout le monde. Il songeait à créer une république de philosophes, comme Platon avait créé la sienne. Il croyait que les gueux devaient rester ignorants, pour n'avoir que les aspirations de la nature. « La philosophie, disait-il, ne sera jamais faite pour le peuple. La canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille d'il y a quatre mille ans. » Il dit encore : « Nous n'avons jamais voulu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le partage des apôtres. »

C'est le blasphème d'un grand seigneur et non d'un philosophe. Mais tout en blasphémant et tout en niant la canaille, Voltaire travaillait pour Dieu et pour le peuple. Il dit quelque part des apôtres : « Ces douze faquins. » Il fut, sans le savoir, le treizième faquin.

Dans la bibliothèque de Ninon, Voltaire n'avait pu trouver l'Évangile, et pourtant, là où le Christ finit l'œuvre d'amour, Voltaire commence l'œuvre de justice. Voltaire a écrit l'Évangile des droits de l'humanité, quand on commençait à ne plus lire l'Évangile des droits de Dieu. Voltaire, qui a gagné aussi dans sa vie des heures de rédemption, croyait que les derniers apôtres avaient dit leur dernier mot. Selon lui, l'Église envahissante masquait le ciel. On avait bâti un temple à Dieu. Voltaire voulut montrer Dieu dans le cœur de l'homme. Du pied du Golgotha il dit de sa voix railleuse, amère et attendrie : « Ce n'est pas seulement Dieu que vous avez abreuvé de fiel et de vinaigre ; que vous avez insulté jusque dans ses mortelles souffrances ; ce n'est pas seulement Dieu qui pleure ses larmes et son sang depuis dix-huit siècles, c'est l'humanité. Dieu n'a sauvé que l'homme divin, je sauverai l'homme humain. » Et voilà pourquoi le jeune ami de Ninon devint le roi Voltaire.

Voltaire a peint Ninon à la Voltaire : un portrait vif, lumineux, saisi. « Sa philosophie était véritable,

ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut, à l'âge de vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. « Ah ! dit-elle, je ne laisse au monde que » des mourants. » Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière : « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme. » Les grâces de son esprit et la fermeté de ses sentiments lui firent une telle réputation que lorsque la reine Christine vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une maison de campagne où elle était alors. Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait encore aucune fortune, crut faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie... elles eurent le même amant et ne se brouillèrent pas. M. de Villarceaux quitta madame de Maintenon pour Ninon. Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon, étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle et lui fit dire que, si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune, ni de masque. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état. Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres sous le nom de mademoi-

selle de Lenclos, à peu près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du bourgogne. Que d'esprit en cette page ! tout un portrait, toute une philosophie. J'ai dit ailleurs que Ninon continua Montaigne et prépara Voltaire : son esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes, l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de son argile et illuminés de son génie. Ninon eut trois cercles très variés : au Marais, où elle fut galante avec le grand Condé et les autres ; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de débordements ; enfin au Marais encore, où elle sauva le passé par la grâce de son esprit, par ses amitiés sérieuses, par son grand art de choisir son monde et de donner le ton à la société polie du seizième siècle.

Mademoiselle de Lenclos rouvrit l'hôtel de Rambouillet, mais Voiture chez elle était remplacé par Saint-Évremond, le bel esprit par l'esprit. On n'y travaillait pas à la guirlande de Julie, mais on n'y dénouait pas non plus la ceinture de Vénus. Quand Ninon était courtisane, c'était la courtisane amoureuse.

Quatre femmes au dix-septième siècle auraient pu écrire le bréviaire de l'amour : — Marion Delorme, Ninon de Lenclos, La Vallière, madame de Maintenon. — Marion aurait parlé du temporel, et ma-

dame de Maintenon du spirituel. — La Vallière aurait parlé du cœur, et Ninon de l'esprit.

Avec ces quatre femmes on aurait eu toute la gamme : — passions tendres et violentes, expansion et coquetterie, franches étreintes et douces rébellions, nuits orgiaques jusque dans les cabarets, et matinées mélancoliques dans les bosquets de Diane, bacchantes furieuses et repentirs amers, le ciel et l'enfer, Dieu et le démon, les larmes du sacrifice, les douleurs de la damnation.

J'ai mis dans ma galerie, en regard l'un de l'autre, les portraits de ces quatre femmes. Marion Delorme joue du théorbe et répand le charme tout charnel de son sourire. La Vallière cache ses larmes et voudrait cacher son cœur qui transperce par une adorable expression d'amour vaincu. Ninon illumine par le feu de ses yeux. C'est l'amour même. On s'arrête pour interroger la passion, mais elle va se moquer. Madame de Maintenon lève les yeux au ciel. Aussi c'est la plus coupable des quatre. Sa passion n'est pas aveugle. Elle pressent, elle devine, elle sait. Elle met le ciel sur la terre et rappelle que l'enfer n'est pas l'Éden. Aussi son péché se constelle de tous les feux du ciel et de l'enfer. C'est elle qui a écrit : « Il faut contribuer à la joie du prochain sans y participer. » Maxime d'une pécheresse qui voit son crime, et qui croit déjà faire acte de contrition.

Aujourd'hui que Versailles n'est plus qu'un Campo santo — moins les cendres des morts, — que reste-t-il de la vertu de madame de Maintenon ? qu'a-t-elle gagné avec toutes ces capelines feuille morte, sous un voile noir, sous un masque de marbre ? Entre la vertu de Ninon et la vertu de son austère amie, il n'y a qu'un sourire moqueur. Et d'ailleurs, qu'est-ce que la vertu de madame de Maintenon ?

« Scarron étoit mon amy, écrivait Ninon à Saint-Évremond ; sa femme m'a donné mille plaisirs par sa conversation, et, dans le temps, je l'ay trouvée trop gauche pour l'amour. Quant aux détails, ie ne sçay rien, ie n'ay rien veu, mais ie luy ay presté souvent ma chambre iaune à elle et Villarceaux. » Était-ce pour prier Dieu ou pour parler de Scarron que Françoise d'Aubigné allait dans la chambre jaune — avec Villarceaux ? —

Madame Scarron, il est vrai, fréquentait en Ninon bien plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable ; l'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'expérience. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple fatal, d'autant plus que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'a consacré qu'une seule page au repentir. Fran-

çoise d'Aubigné a dit plus tard à son frère qu'elle n'a jamais été *mariée*. Elle a écrit souvent : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être et le sera toujours. » Tant pis pour elle. J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions. Mais ne la croyons pas. Elle jouait son grand jeu. Avant d'épouser Dieu le père, comme disait d'Aubigné, elle voulait épouser le roi. Et que gagna-t-elle à ce grand jeu ? elle fut plus souverain que souveraine. A quoi bon ce travail nocturne qui l'a empêchée de vivre au soleil les heures d'amour que Dieu laisse tomber de son sein dans le cœur de sa créature ? Sous les roses dont elle couronnait son ambition, son front saignait. Elle ne fut, après tout, ni la femme ni la maîtresse du roi. Elle n'osa pas jouir de sa puissance occulte ; aussi disait-elle : « J'ai été trop loin et trop près des grands pour savoir ce que c'est. » Maîtresse du roi, dans le sens légitime du mot, elle n'était encore que la première esclave du royaume. Ce qu'il avait fallu d'adresse, de possession de soi-même, de profondes intrigues pour conquérir cette position ; ce qu'il fallait d'études et de sacrifices pour la maintenir, est inimaginable. On peut voir, dans les Mémoires de Saint-Simon, à quoi obligeait un honneur envié sans doute par toutes les dames de la cour, détesté en secret par la femme équivoque du roi. Il fallait

tout ployer à l'étiquette, conformer ses goûts au bon plaisir d'un maître exigeant, dissimuler jusqu'à ses maladies et sourire à travers la fièvre. Madame de Maintenon devait le suivre dans un carrosse à part, et accablée des fatigues d'un long voyage, se trouver en quelque sorte sous les armes pour recevoir à des heures réglées les visites du roi, dont tous les actes étaient absolus comme l'horloge de Versailles.

La pendule de Ninon ne sonnait que des heures de liberté et d'amour. Ce sont ces belles heures de l'esprit français que monsieur Émile Colombey a contées avec ses gaietés gauloises et ses malices parisiennes. Il sait par cœur le dix-septième siècle, et il met en scène, avec une grâce moqueuse, tous les personnages chers à l'histoire. Traversez avec lui cette belle comédie dont Ninon est tout à la fois l'amoureuse et la grande coquette.

Qu'en pense Ninon? demandait Louis XIV à ses courtisans, quand un événement nouveau arrivait en France, une bataille perdue ou gagnée, une nomination au ministère ou au confessionnal, un mariage royal, une maîtresse bannie. C'est que Louis XIV savait bien que l'opinion publique, cette railleuse des rois, hantait plutôt le salon de Ninon que le palais de Versailles.

II

La veuve Scarron sera-t-elle canonisée? Une fois encore sa vertu douteuse comparait devant le tribunal de ses contemporains, augmenté de quelques juges d'aujourd'hui.

L'un d'eux s'est constitué, de par la loi des autographes, procureur impérial. Son réquisitoire est plus spirituel que foudroyant. Sainte Françoise d'Aubigné sera peut-être encore renvoyée des fins de la plainte. Et pourtant combien de témoignages contre cette vertu feuille morte! Le plus terrible est toujours la lettre de Ninon à Saint-Evremond; M. Feuillet de Conches, avocat d'office en cette cause occulte, a dit que cette lettre de Ninon ne prouve pas grand'chose contre madame Scarron; il n'y voit « qu'une réminiscence de gaieté de la part de la moderne Léontium, quarante ans après l'époque à laquelle elle fait allusion ».

Et pour mieux plaider sa cause, M. Feuillet de Conches raille, dans le meilleur style du dix-septième siècle, le philosophe Cousin qui sacrifie la vertu de madame de Maintenon à celle de madame de Longueville, car, selon l'auteur des *Causeries d'un Curieux*, « le philosophe est le galant séraphique de la du-

chesse, il porte son cœur en écharpe ». Ce qui fait dire à un homme d'esprit : « Je ne pense pas que M. Feuillet de Conches et M. Cousin puissent désormais se regarder sans rire. »

Le spirituel commentateur des *Lettres inédites* de madame de Maintenon croit sans réserve aux paroles de Ninon de Lenclos, de cette « femme honnête homme, qui disait toujours vrai et dont le cœur était aussi sûr en amitié qu'inconstant en amour ». Il y ajouterait peut-être une foi plus restreinte, « si la lettre avait été écrite à l'époque où les *myrtes* de madame Scarron pouvaient empêcher Ninon de dormir, à cette date où, jeunes et avides d'hommages toutes deux, l'adroite veuve marchait sur les brisées de son amie ; car, alors, ç'aurait pu être une vengeance *féminine* de la part de Ninon, une colère de la vanité, une révolte de l'amour-propre, et nous nous serions tenus en garde contre les exagérations, contre les injustices de ce sentiment surexcité. Mais la lettre a été écrite après un intervalle de quarante ans, c'est-à-dire lorsque Ninon était vieille, quand elle *lisait en lunettes* (elle le dit elle-même), quand, enfin, il ne pouvait plus y avoir la moindre rivalité d'amour ou de beauté entre elle et son amie ».

Ce grand procès de la vertu de madame de Maintenon, toujours jugé en première instance, le sera un jour en cour d'appel.

On a beau jeter au feu toutes les lettres qui

sont des cris de vérité, il en reste toujours une, dans un meuble à secret, dans un volume, dans un vieux parchemin. « Vous verrez, dit le commentateur, vous verrez qu'on découvrira un jour, dans l'arrière-boutique de quelque épicier, la *preuve authentique* du mariage du grand roi avec la veuve Scarron, et le mot de cette énigme politique et sombre intitulée : *l'Homme au masque de fer*, ainsi qu'on a retrouvé, dans l'officine d'un apothicaire, le contrat de mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, recouvrant un bocal de cantharides. » Si la vérité n'est pas toujours *bonne à dire*, elle est toujours *bonne à prendre*, n'importe où elle se trouve, fût-ce dans la hotte d'un chiffonnier ; et, quand une fois on la tient, il se rencontre tôt ou tard un esprit indépendant et judicieux qui choisit son heure pour la publier et la faire rayonner au grand jour. Et alors que de témoignages rectifiés ! que de paillettes et d'oripeaux renvoyés à la friperie ! Combien d'idoles jetées à bas de leur piédestal ! Ici, c'est un faux ami de l'humanité qui dépouille son vernis de philanthropie ; plus loin, une Lucrèce qui trempe sa robe blanche aux fanges du ruisseau. Mais, par contre, aussi, le mérite modeste reprend son rang ; la vertu solide brille de tout son éclat, et l'honnête homme méconnu voit luire enfin le jour de la réparation et de la justice... Et tout cela grâce

à un carré de papier, souvent large comme la main, jauni, fripé, maculé, à demi oblitéré par le temps, et qu'on serait tenté de renvoyer où vous savez, avec le *Sonnet* d'Oronte... N'est-ce pas le cas de s'écrier encore une fois : « *Où diable la vertu va-t-elle se nicher!* » Ainsi aujourd'hui, grâce à M. Honoré Bonhomme, idolâtre d'autographes, voici tout un volume qui va jeter une vive lumière sur les jours de pluie de madame de Maintenon.

La sixième série de ce volume renferme la transcription littérale d'un manuscrit in-32 de 180 pages dont le tiers est écrit par madame de Maintenon, et le surplus par cette vieille servante à la Molière, qui la suivit dans toutes ses fortunes, cette Nanon que Saint-Simon surnomme une demi-fée « à cause du pouvoir presque magique qu'elle exerçait à la cour ». Ce joli volume est recouvert d'une reliure feuille morte lisse et unie, que les mains de la Maintenon « ont usée sous leur contact familier et comme imprégnée des derniers parfums du grand siècle. » Ce manuscrit devait être, en effet, le *vade mecum*, le *livre de chevet* de madame de Maintenon. C'était, pour ainsi parler, une espèce de *vase d'élection* où elle renfermait, où elle *concentrait* par petites doses la quintessence des lettres et instructions spirituelles qu'elle recevait de ses directeurs de conscience. Aussitôt que, dans la lecture de ces lettres pastorales, son attention

était frappée par un passage qu'elle pût se proposer comme exemple, comme précepte, comme sujet de prière ou de méditation, vite elle recueillait ce passage dans son petit volume, et la maxime, la sentence, entraient désormais dans ses pratiques de piété, dans sa règle de conduite.

On sera curieux d'étudier un instant les maximes les plus chères à cette femme qui a tenu tant de place dans les destinées de la France. Je ne les veux pas commenter. Le lecteur suivra sans ennui ces méandres qui partent de la créature pour arriver à Dieu, où l'ombre des cyprès fait pâlir les roses et où la vie donne trop souvent la main à la mort :

*. Il faut donner de la consolation sans vouloir la partager, et partager les peines d'autrui sans lui en donner.

*. La tristesse qui serre le cœur est plus utile que la joie qui le dilate. Le sage dit qu'il vaut mieux être appelé à des funérailles qu'à des noces.

*. C'est un double gain et un double honneur, d'être accablée de mauvaises nouvelles et d'être chargée de consoler les autres.

*. C'est une marque visible de prédestination de passer de souffrance en souffrance et de porter sa croix chaque jour. A Dieu ne plaise que vous voyiez autrement !

* Heureux celui qui ne fait sentir ses peines à personne et qui ressent celles d'autrui ! Heureux qui ne cherche de consolation de personne, et qui tâche d'être la consolation des autres !

* Heureux ceux qui, sans étudier les profondeurs de la grâce, s'étudient à être humblement fidèles à la grâce !

* Nous ne sommes pas tellement revêtus de Notre-Seigneur que nous ne portions encore bien des haillons de notre premier père.

* La bonne œuvre qu'on fait pour le prochain est souvent plus utile à celui qui la fait qu'à celui pour qui on l'a faite.

* Celui qui ne gémit point dans son exil ne se réjouira point dans sa patrie.

* Il est difficile de séparer le mépris du vice d'avec le vicieux ; mais en séparant l'œuvre du Créateur d'avec l'œuvre de la créature, on accorde l'amour avec la haine envers le même objet.

* On diminue le mérite de la patience quand on rompt le silence ; c'est une essence qui s'évapore par là.

* Ceux dont l'âme est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu.

* Il y a grande différence entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu et ce qu'elles paraissent être aux yeux des hommes.

* L'imagination fait grand tort à la raison.

* Les livres profanes inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connaissances, au lieu que l'Écriture sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit.

* Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné.

* Nous voyons ce qui entretient nos misères, et nous n'avons pas le courage d'y renoncer.

* On ne commence à vouloir connaître son iniquité que lorsque le cœur commence à se changer.

* Quand on ne connaît point d'autre plaisir que dans le péché, l'état de ceux qui s'en retirent fait peur.

* On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu tout de bon, on gagne même beaucoup au change.

* La charité cherche toujours à mettre la paix partout.

* Pour revenir à la vérité, il faut commencer par reconnaître son égarement. La sincérité et la modestie font plus d'honneur que la science.

* Peu de gens prennent pour eux ce qu'ils lisent dans l'Évangile, quoiqu'il s'adresse à tout le monde.

* Les saints ont leurs plaisirs, et ce n'est que faute de les connaître que l'on craint de se donner à Dieu.

* Les conséquences des moindres mauvaises habitudes vont loin.

** Ceux qui se fient aux paroles de Jésus-Christ en éprouvent la vérité.

** On serait bientôt guéri si on ne craignait point de l'être.

** Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations de l'esprit.

** Nous ne devons pas compter ne point tomber, mais sur la grâce que Dieu nous fait de nous relever quand le fond de notre cœur est à lui.

* Dieu se cache à ceux qui veulent autre chose que lui.

** On voudrait jouir de Dieu, mais on voudrait aussi jouir des créatures, et c'est ce qui n'est pas possible.

** L'intelligence est la récompense de la soumission.

** C'est la disposition du cœur qui fait tout ce qu'il y a de bon dans l'assistance que l'on donne à ceux qui en ont besoin.

** Nos misères augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes.

** Tout ce qui occupe les hommes n'est qu'amusement d'enfants.

** Nous sommes sensibles à tout, hors à nos véritables misères.

** Il faut contribuer à la joie du prochain sans y participer.

Cette dernière maxime, toute pleine de ténèbres féminines, nous ramène à notre procès. Madame Scarron a-t-elle contribué à la joie de Villarceaux, avant de participer à la couronne de Louis XIV? Pour parler en Gaulois, comme Tallemant des Réaux, a-t-elle sauté le pas avant de sauter les marches du trône?

Si vous voulez savoir mon opinion sur la vertu de madame de Maintenon, je vous répondrai que je n'en sais rien et que je ne soulèverais pas un feuillet pour le savoir! Si vous êtes trop curieux, venez chez moi le demander à madame de Maintenon elle-même; j'ai un portrait d'elle qui la révèle à son insu.

Cette expression de dignité tempérée par une gorge orgueilleuse, ses yeux fauves et ses lèvres charnues qui ont toutes les aspirations des voluptés royales, sa robe qui « se recourbe en replis tortueux » sur ses hanches abondantes, son simple bonnet du matin qu'elle jettera la nuit par-dessus les moulins du roi; tout dans cette figure exprime que là où les autres ne trouvent qu'une ambitieuse, Villarceaux et Louis XIV ont trouvé une femme.